

Rezensionen / recensions / recensioni

Schärer, Michèle E. (2008). *Friedrich Froebel et l'éducation préscolaire en Suisse romande: 1860-1925*. Préface de Daniel Hameline. Lausanne: EESP, Les Cahiers. 222 pages.

La question que pose Michèle Schärer à propos de l'implantation de la pédagogie de Friedrich Fröbel (1782-1852) en Suisse romande est une très bonne question: si la culture professionnelle des écoles enfantines romandes reconnaît l'héritage pédagogique de Maria Montessori, elle ignore sans aucun doute celui de Fröbel. Cette référence pédagogique est pourtant encore extrêmement vive aujourd'hui outre-Sarine à travers les *Kindergarten*. Il fallait bien le travail d'une historienne de l'éducation telle que M. Schärer, parfaitement à l'aise avec la langue de Goethe et capable de lire Fröbel dans le texte et d'en comprendre les subtilités pour construire un pont culturel entre Romandie et Suisse alémanique et interroger le développement pendant plus d'un demi-siècle des idées du pédagogue de Thuringe (Allemagne) à propos de l'éducation de la petite enfance, puis leur disparition du paysage de l'Helvétie francophone.

Rédigé dans les formes requises pour rendre compte d'une recherche historique que les lacunes documentaires ont rendue difficile, l'ouvrage se lit aisément. Il rend compte de plusieurs aspects essentiels du développement des idées fröbeliennes en Romandie à partir de documents et sources qui sont analysés selon leur pertinence et leur utilité pour répondre aux questions posées. Ainsi, le lecteur comprend l'essentiel des idées de Fröbel à travers ses textes mais aussi à partir des écrits de celles et de ceux qui ont diffusé sa pédagogie en s'appuyant sur ses propositions; il peut en mesurer le rayonnement, notamment par rapport au développement de la législation scolaire; il est encore en mesure d'appréhender les jeux d'influence et de distorsions produits au gré de l'interprétation des dispositifs pédagogiques et de leur adaptation au contexte social et politique de Suisse romande. Cet ouvrage offre également des éléments relatifs à l'histoire de l'école enfantine à Genève et dans le canton de Vaud et rend compte des actrices et acteurs ayant eu une certaine importance dans ce domaine à cette période (des notices biographiques intéressantes sont par ailleurs proposées en annexe).

Sept chapitres structurent le propos: le premier rend compte d'éléments biographiques relatifs à la vie de Fröbel et de l'importance du jeu dans sa pédagogie qui apparaît en 1845 à Zurich, puis s'implante et se développe durablement dès 1864 en Suisse alémanique. Le second recense les précurseurs, à savoir les jardins d'enfants fröbeliens privés de Lausanne et de Genève à travers les rares traces identifiables de cette époque. Le troisième chapitre introduit le lecteur à l'histoire proprement dite des écoles enfantines publiques dans les deux cantons (VD et GE) par l'énoncé de leurs dispositions légales et des dispositifs de formation

des maitresses d'école enfantine hors du contexte fröbelien *stricto sensu*, mais en relation avec ses apports certains. Les quatrième et cinquième chapitres interrogent les finalités, contenus et méthodes d'enseignement des écoles enfantines publiques à travers les lois, règlements et programmes scolaires, mais aussi à travers les propos de politiciens. Ces chapitres établissent un parallèle entre ce qui est déclaré dans les lois et règlements et les finalités du *Kindergarten* fröbelien et le matériel proposé pour les apprentissages scolaires dans ces degrés. Le sixième chapitre rend compte des débats et controverses à propos de la pédagogie de Fröbel à travers les compte-rendus des congrès de la société des instituteurs romands et du journal pédagogique «L'Éducateur». Enfin, le septième et dernier chapitre revient sur l'interprétation et l'adaptation des propositions de Fröbel par les pédagogues de Suisse romande qui se sont attachés à diffuser ses idées.

Car la pédagogie de Fröbel, telle que l'a connue la Suisse romande, s'est sensiblement éloignée des propositions originelles du pédagogue. M. Schärer rappelle que, au 19^{ème} siècle, Fröbel est peu traduit en français et difficile à comprendre en allemand: la diffusion de ces idées pédagogiques a dû passer par un inévitable travail de traduction, d'adaptation et d'interprétation, donc de distorsion. Cette transformation provient du fait que peu d'auteurs ayant contribué au rayonnement des idées du pédagogue en Romandie ont réellement connu et travaillé avec ce disciple de Pestalozzi. En outre, ceux qui diffusent les idées fröbeliennes doivent rendre acceptables les propositions d'activités qu'ils ont sélectionnées et complétées (en introduisant notamment les premiers apprentissages scolaires: lecture, écriture, arithmétique); ils doivent assumer la distance prise d'avec l'orthodoxie fröbelienne (et notamment les présupposés philosophiques et religieux, l'unification avec Dieu et la médiation des contraires). Est ainsi justifiée la non-reprise, en Suisse romande, de l'appellation «jardin d'enfant» et de son remplacement par «École des petites enfants» (p. 46).

Il a fallu, nécessairement, qu'un intérêt social et pédagogique important se dessine à ce moment-là pour que cette œuvre novatrice soit transposée en Romandie dans un processus de réappropriation libre et d'adaptation au contexte régional. L'on voit bien, en suivant le propos de la chercheuse, combien la méthode de Fröbel arrivait à point nommé: alors que la société réclame (déjà! dirons-nous) des ouvriers qualifiés et productifs, il devient nécessaire de faire sortir les *asiles pour jeunes enfants* de leur fonction de gardiennage et d'assurer aux enfants qui sont confiés à l'école enfantine dès l'âge de trois ans parfois des conditions favorisant dès 6 ou 7 ans l'entrée dans les apprentissages scolaires. Les propositions fröbeliennes entre en résonance avec les préoccupations pédagogiques de l'époque: d'une part, cette philosophie est en phase avec le développement de l'enseignement intuitif et l'apprentissage par les sens et, d'autre part, avec l'idée qu'il convient de développer chez les enfants des milieux populaires des habiletés manuelles utiles à leur avenir professionnel (vision défendue lors d'un congrès pédagogique par deux enseignants genevois également députés radicaux en 1886 et que rappelle la chercheuse à travers une citation explicite, p. 181).

Et l'on comprend pourquoi, dans le contexte social d'alors, tandis que la cohérence est grande entre les finalités déclarées de Fröbel (ses propositions philosophiques et religieuses), les activités qu'il propose pour les atteindre (les dons, les mouvements et la culture de jardin) et les outils qu'il conçoit, ce ne sont que les deux derniers volets de l'ensemble qui sont retenus en Suisse romande. L'unité et la médiation des contraires, principes fondateurs de la méthode fröbelienne, comme l'unité dans Dieu, sont abandonnés. Dès lors, s'éloignant de l'idée fondamentale du pédagogue, «l'éducation du physique et du moral par les sensations et le mouvement, sous la double influence de la nature extérieure et de l'activité collective» (p. 167) ne contribuent plus guère au «développement harmonique de toutes les facultés que Dieu a donné à l'homme».

Coups de leur philosophie originelle, déconnectés de leurs fondements, les activités et jeux de la méthode de Fröbel deviennent mécaniques et sont réduits à l'état d'*outils astucieux*; le lien entre Fröbel et les activités réalisées devient de plus en plus ténu (p. 191). Les préjugés dus à la méconnaissance presque complète de son œuvre nourrissent les exagérations des détracteurs de la méthode qui semblent, ainsi que le démontre M. Schärer au chapitre 7, relativement nombreux y compris au sein du corps enseignant. Grâce à Fröbel, la voie est pourtant ouverte pour qu'une pédagogie de l'enfance soit mise en place dans les classes enfantines de Suisse romande. Ce sera finalement la pédagogie de Maria Montessori qui va occuper le devant de la scène et occulter les principes fröbeliens, très rapidement, dès son apparition en Suisse romande notamment dans les journaux pédagogiques. Ainsi, dans *L'Éducateur*, la dernière mention de Fröbel date de 1913 (voir p. 146 le tableau des mentions de Fröbel dans *L'Éducateur*). En 1925, la formation à la méthode de Fröbel disparaît du programme de l'École normale du canton de Vaud, remplacée par la pédagogie «Montessori» et le cours sur le pédagogue allemand est relégué dans le cours d'histoire de la pédagogie (p. 76). Les multiples transpositions, puis l'abandon de la formation à la méthode fröbelienne contribuent à la dissolution des idées de Fröbel et à l'oubli de ses principes fondamentaux: «Les idées nouvelles échappent à leur inventeur pour constituer un fond commun anonyme (par exemple: 'les méthodes actives', 'les jeux éducatifs')» (p. 191), nous ajouterons en l'occurrence «les jardins d'enfants».

En conclusion de son ouvrage, la chercheuse ne s'est pas privée du plaisir de rapporter cette histoire redécouverte à ce qui se passe aujourd'hui. Elle constate notamment la persistance des arguments utilisés jadis pour combattre la méthode «Fröbel»: ainsi, l'école enfantine reste vue de nos jours encore par le grand public comme un «cocon» où l'on joue pour jouer, espace de plaisir préservé du «sérieux» de l'école primaire que l'avancement de l'âge de la scolarité obligatoire contenue dans le projet HarmoS mettrait à mal (p. 197). Le débat sur l'école première qu'embrase ce projet politique de législation scolaire en automne 2008, notamment en Suisse alémanique (Lucerne et Zurich) où les affiches de la campagne contre HarmoS jouent sur l'émotion et l'attendrissement devant des images d'enfants en larmes parce qu'on leur volerait leur paradis, n'est finale-

ment qu'un *remake* historique.

Plus important peut-être, M. Schärer démontre la pérennité des finalités de l'éducation enfantine, telles que énoncées par Fröbel – sans atteindre cependant l'idéal philosophique et religieux du pédagogue: l'école enfantine est aujourd'hui définie comme le lieu des premiers apprentissages scolaires, de la socialisation (l'éducation morale de jadis), de «la cohabitation entre développement de l'autonomie, acceptation des contraintes et acquisition du goût d'apprendre [ce qui] n'est pas sans rappeler la notion d'activité 'libre/spontanée mais encadrée/dirigée'» (p. 196).

Si l'histoire est question de mémoire, l'ouvrage de M. Schärer atteint largement son but: en rappelant les récurrences des controverses que l'on croit trop souvent uniques, en jetant un pont de compréhension pédagogique entre suisses romands et suisses alémaniques, en faisant revivre ce qui les a lié un temps mais qui est désormais oublié, ce livre est infiniment précieux tant pour les chercheurs, les professionnels de la petite enfance, les étudiants se destinant à l'enseignement, que pour les politiques et les citoyens attentifs à ne pas se laisser attirer par les sirènes du «nouveau» qui, finalement, ne l'est pas vraiment.

Danièle Périsset, Haute école pédagogique du Valais et Université de Genève